

duc de Nemours, qui était à vingt-quatre ans le premier capitaine de l'époque. Le cardinal, inquiet des mouvements de Gaston, demandait qu'on pressât le siège, qu'on risquât un coup de main hardi contre la place; il répondait de lui comme de ses soldats (1). On voit qu'il avait reçu des leçons de Jules II. Malheureusement il avait affaire à des officiers espagnols qui voulaient employer contre la place, d'abord la famine, puis la flamme; on essaya donc de la flamme quand on vit que la faim était impuissante. Marc-Antoine Colonne pointa contre un des bastions une coulevrine énorme (2) dont les projectiles couvrirent les fossés de cadavres, pendant que Pierre de Navarre conduisait une mine dans la rue de Castiglione, sous la chapelle de la Vierge *del Baracane*, dont la chute devait ouvrir une large brèche aux assiégeants. Une explosion terrible eut lieu, dont les feux illuminèrent tout à coup l'intérieur de la place; la chapelle ébranlée s'agita sur sa base, parut se rompre en deux, et finit par se rasseoir sur le sol, comme dans un tremblement de terre (3). A ce spectacle, les Espagnols, au moment de monter à l'assaut, s'arrêtèrent immobiles d'admiration et d'effroi, croyant que la Vierge combat contre eux, pendant que les assiégés remercient Marie de sa protection miraculeuse et jurent de mourir pour la gloire de son nom.

Cependant Gaston s'avancait à marches forcées au secours de la place. Bientôt du haut des bastions on aperçut dans la plaine, à travers des tourbillons de neige, un cavalier monté sur un cheval blanc, et portant un haume à la bourguignonne (4), tel que Vasari l'a peint dans un de ses ta-

(1) Fabroni, l. c., p. 41.

(2) Vasari, Ragionamento terzo, Opere, t. II, p. 1371.

(3) Mirabil cosa fu che la cappella fu balzata in aria, e tornò a ricadere nel medesimo sito di prima, con restar delusa l'aspettazione dei Spagnuoli quivi pronti per l'assalto.—Muratori, Annali, vol. X, p. 75. — Sed ita concidit (sacellum) ut nullo labefactum motu videretur, quod sine Deiparæ præsentis auxilio non fieri potuisse, omnes judicârunt.—Fabroni, p. 41.

(4) Vasari, Ragionamento terzo, t. II, p. 1370.

bleaux, tout bardé de fer, la mine haute et fière, le casque surmonté d'un panache rouge, que le vent et le pas de la monture agitaient de mouvements divers. C'était le beau Gaston, qui bientôt fit son entrée dans la place au son des tambours et des clairons, au bruit des canons et des acclamations des assiégés. Il amenait avec lui treize cents lances, six mille lansquenets et huit mille soldats à la solde de la France.

L'armée alliée avait perdu tout espoir de forcer Bologne; elle en leva le siège, et fit sa retraite en bon ordre et sans être inquiétée par la garnison.

Gaston, après avoir laissé quelques milliers d'hommes dans Bologne, s'était dirigé vers Brescia, faisant faire jusqu'à cinquante milles par jour à sa cavalerie sans débri-der (1). En chemin il rencontre deux corps ennemis, l'un sous le commandement de Jean-Paul Baglione, près d'Isola della Scala; l'autre sous celui de Guido Rangone, qu'il attaque, culbute et disperse (2). Arrivé devant Brescia, il somme la ville de se rendre; le gouverneur (3), le prévêditeur André Gritti, jure de s'ensevelir sous les ruines de la place. Le 19 février 1512, au matin, la garnison de la citadelle, que les Vénitiens, en s'emparant de Brescia, n'avaient pu forcer, se jette, sur un signal, dans la ville que Gaston attaque de tous côtés; on se bat dans les rues, sur les places publiques, dans les églises et les monastères, sur le toit des édifices. Les chevaliers français combattent pieds nus, afin de ne pas glisser sur un terrain détrem-pé. Gaston est partout; on le reconnaît moins encore par son panache rouge qu'aux rudes coups qu'il porte. Avogadro, l'un des commandants vénitiens, n'a que le temps de s'échapper par

(1) Si trovò aver eglino fatto quel giorno, senza mai trarre la briglia a' cavalli, milia cinquanta. — L'anonimo Padovano, apud Murat., Ann. d'It., vol. X, p. 77.

(2) Léo, l. c., p. 543.

(3) Roscoe, t. II, p. 104-105.

la porte de Saint-Nazaire; mais, atteint dans sa fuite, il est pris et pendu avec ses deux fils comme traître et rebelle (1). André Gritti est obligé de remettre cette vieille épée qu'il teignit si souvent du sang français; les autres officiers meurent en combattant, le vainqueur marche sur des cadavres. Huit mille morts sont les trophées de cette horrible journée, où Bayard, qui le premier était monté à l'assaut, refusa la rançon que lui offrirent les deux jeunes filles de la maison où il alla prendre son logement, et où Gaston fit pendre, en sa présence, quelques soldats qui avaient osé violer un monastère de religieuses (2).

Pendant que Gaston enlevait ainsi d'assaut Brescia, le cardinal, campé à Budrio, se disposait à passer le Pô pour secourir la place; malheureusement ses lieutenants mettaient plus de temps à prendre une délibération que Nemours à s'emparer d'une citadelle. Il n'y avait que le vieux Jules II capable de lutter d'activité avec un jeune homme de vingt-quatre ans. A peine a-t-il connu, par les dépêches de son légat, la marche merveilleuse de Gaston, qu'il distribue des commissions à Troïle Savelli, à Gentile Baglione, pour recruter de la cavalerie; à Capochio, gentilhomme romain, pour former de nouveaux cadres d'infanterie. L'Espagne et Venise, réveillées par ses remontrances, équipent dix mille fantassins suisses, Mathieu Schinner, qu'il a décoré de la pourpre romaine, traverse le pays des Grisons pour presser la levée de six mille montagnards (3), et Maximilien, alarmé des succès du capitaine français, rompt, moyennant une somme de 50,000 florins (4), avec Louis XII, et se ligue avec les Vénitiens, pendant qu'excité par le légat, Henri VIII consent à envahir la Normandie et la Bretagne (5).

(1) Sismondi. — Guichardin. — Léo.

(2) Roscoë, t. II, p. 107.

(3) Paul Jove, l. c., p. 169.

(4) Voyez, dans le t. II, le chapitre qui a pour titre *Mathieu Schinner*.

(5) Lunig, cod. It. dip., vol. II, p. 2003.

Gaston n'était pas seulement un capitaine d'une prodigieuse activité, un soldat d'une bravoure fabuleuse; c'était un homme doué d'une haute pénétration; il avait deviné son ennemi. Sans crainte de dégarnir Brescia, il va présenter la bataille aux Espagnols. F. Colonne et de Navarre occupaient sur une hauteur une position formidable où leur artillerie, bien servie, devait avoir raison de la furie française; ils attendaient. Mais, à la vue des bannières ennemies, un mouvement électrique remue toutes ces masses immobiles comme un mur; les soldats rompent leurs rangs, courent vers la tente du cardinal, se jettent à genoux, inclinent la tête et demandent la bénédiction, que le légat leur donne avec la croix d'argent que le pape avait bénite. On put voir du camp français ce spectacle pieux. Gaston voulait se battre; mais Ives d'Allègre, en homme prudent, contient l'impétuosité de son jeune ami; du doigt il lui montre ces masses de soldats agenouillés, ces vieilles bandes espagnoles blanchies dans le combat, et ce terrain déclive si propre à l'artillerie. Gaston l'écoute, et, après quelques insignifiantes escarmouches de cavalerie, lève son camp et va se poster sur la gauche d'Imola, dans l'intention de surprendre Ravenne où de livrer bataille aux confédérés, qui ne manqueront pas d'accourir au secours de la place (1).

Mais le cardinal, pour prévenir les desseins de Gaston, se hâte d'envoyer à Ravenne Marc-Antoine Colonne avec quelques escadrons de cavalerie. Gaston, à peine arrivé devant la place, dresse les échelles et ordonne l'assaut. Les assiégés firent vaillamment leur devoir; artillerie, mousqueterie, pierres, grenades, poutres, ils faisaient usage de toutes sortes d'armes: de part et d'autre le sang payait le sang.

Pendant quatre heures on se battit sur les remparts. Cette journée, qui coûta la vie à 4,500 hommes (2), fut glorieuse pour Marc-Antoine Colonne, qui du haut des murailles, où

(1) Paul Jove, l. c., p. 173-174.

(2) Muratori, Ann. d'It., vol. X, p. 80.

il resta constamment comme un simple soldat, vit les assaillants rentrer dans leurs lignes.

Gaston avait réussi toutefois à ébranler ces lourdes masses d'Espagnols qui venaient, mais lentement, au secours de Ravenne. Après avoir laissé un corps considérable devant la place, afin de n'être point attaqué sur ses derrières, il prit la résolution d'aller offrir le combat aux confédérés.

Les Espagnols avaient fait halte au pont de Ronco, nommé Vitis sous les Romains. Là, Pierre de Navarre avait fait creuser sur le bord de la rivière un fossé profond, derrière lequel était postée son infanterie que protégeait une véritable montagne de chariots, de fascines et de claies; le long de la digue, sur un terrain en pente, vingt pièces de canon et deux cents hacquebuttes, placées sur des chariots armés de spontons, et servis par d'habiles artilleurs, devaient répondre au feu de l'ennemi. Les Italiens avaient pour chef Fabrice Colonne; la cavalerie légère était conduite par le marquis de Pescaire; l'armée alliée tout entière était sous les ordres du cardinal, chef de la ligue sainte. Médecis n'avait ni épée ni cotte de mailles; son costume était celui de sa dignité, une robe rouge, une croix sur la poitrine, une espèce de bonnet carré sur la tête. Monté sur un cheval ture, il allait d'une arme à l'autre, des rangs espagnols aux lignes italiennes, saluant de la main les officiers, encourageant les soldats, exhortant les uns et les autres à faire leur devoir, au nom de Jules II, leur maître spirituel, au nom de cette Italie, leur mère, ou leur patrie d'adoption (1).

Si vous jetez les regards dans les rangs de l'armée française, vous trouverez à l'arrière-garde, commandée par la Palice (2), un autre cardinal, Frédéric Saint-Séverin, mar-

(1) *Tribunos, centuriones ac milites ipsos ut pro servando sedis apostolicæ patrimonio, pro aris ac focis, pro communi Italiæ libertate, pro salute, pro dignitate strenuissime decertarent, graviter, copiosè est adhortatus.* — Brandolini, Léo, p. 85.

(2) *Mém. du chevalier Bayard*, ch. LIV, p. 275. — Guich., l. x, p. 586.

chant à la tête des troupes, armé de pied en cap, le casque en tête, l'épée au côté, le baudrier sur l'épaule. On le reconnaît à sa haute stature, à sa barbe épaisse et aux insignes de légat qu'il porte devant lui; car il représente, dans le camp français, les cinq Pères du concile de Pise; homme d'énergie qui a la tête de Jules II sans en posséder le cœur, qui tirerait l'épée au besoin, peut-être entrerait par une brèche à la Mirandole, mais ne pardonnerait pas aux habitants vaincus.

Cependant l'armée française arrivait par détachements sur la rive gauche du Ronco, où elle formait tranquillement ses lignes. Si l'on eût suivi l'avis de Fabrice Colonne (1), les alliés auraient traversé la rivière et fait un mauvais parti aux divisions ennemies isolées les unes des autres à d'assez longs intervalles; mais Pierre de Navarre refusa de bouger: les Espagnols restèrent donc dans leurs retranchements, et épaulés par les digues du Ronco. Au dire des maîtres de l'art, cette immobilité systématique fut une faute.

La bataille s'engagea d'abord à coups de canon. L'artillerie joua, de l'une et de l'autre rive, pendant près de deux heures, mais avec un avantage marqué pour les alliés, dont les boulets faisaient de larges trouées dans les rangs de la gendarmerie française. C'était un combat en règle que voulait Gaston; mais l'ennemi s'obstinait dans ses positions: il résolut d'aller l'y trouver. Il fait donc jeter sur le Ronco un pont de bateaux que ses Allemands passent au pas de course sous le feu de la mitraille, pendant que les Gascons et les Picards traversent la rivière vers un gué favorable. C'était le moment pour Navarre de se porter avec son infanterie à la rencontre de ces corps détachés, qu'il eût infailliblement écrasés; les prières de Fabrice Colonne furent encore inutiles. Alors ce capitaine tire son épée en s'écriant: « A moi, mes amis! ne périssons pas par la faute d'un mécréant (moro); » et il marche droit à l'artillerie d'Ives d'Allègre;

(1) Vasari, *Ragionamento terzo*, t. II, p. 1372.

mais son mouvement est aperçu par Alphonse d'Este, duc de Ferrare, qui s'ébranle à son tour, et bientôt Fabrice, entouré de toutes parts, se voit compromis et perdu. Il essaye de se défendre, quand une voix lui crie : « Romain, ne te fais pas tuer ; rends-toi, la journée est finie. — Qui es-tu ? demande Fabrice. — Je suis Alphonse d'Este, répond la voix, ne crains rien. — Je me rends, dit Fabrice, mais sous condition que tu ne me livreras pas aux Français (1). » Le marquis de la Padule, embarrassé dans les buissons dont le terrain est semé, ne peut mener que des escadrons rompus, et éprouve la fortune de Fabrice (2). Pescaire va se heurter contre une aile des Français, et, reçu l'arme au poing, est obligé de se replier, abandonnant au vainqueur son artillerie, ses étendards et ses équipages, pendant que Cardonne, étourdi par le feu de l'artillerie, se débarrasse des insignes de son commandement, et opère sa retraite, suivi par Carvajal et Antoine de Leva.

Mais la bataille n'était pas finie ; restait cette terrible infanterie espagnole qui n'avait pas encore donné, et dont les soldats, couchés à plat ventre pour éviter le boulet ennemi, se relèvent tout à coup au signal de leur chef, et marchent au pas de charge contre les Allemands, que bat en flanc l'artillerie placée le long des fossés, et dont pas une pièce n'a été prise. Il y eut un moment d'hésitation dans les rangs des lansquenets. Emser, leur capitaine, et M. de Molart, pour montrer le cas qu'il faut faire des tireurs italiens, dressent une table du premier morceau de planche qu'ils trouvent sous la main, demandent du vin à un goujat, et boivent au succès des Français, quand un boulet emporte la table, les verres et les deux buveurs (3).

Le choc des Espagnols fut terrible, comme serait celui d'un rocher qui se détacherait d'une haute montagne. Les

(1) Paul. Jovius, in Vitâ Alphonsi, p. 83.

(2) Paul Jove, Vie de Léon X, p. 181.

(3) Sismondi, Hist. des rép. ital., t. XIV.

lansquenets portaient des piques de 16 à 18 pieds de long, un énorme corselet de fer, mais point de boucliers ; les Espagnols avaient une courte épée, un poignard, un bouclier, une armure complète qui leur garantissait la tête, les jambes et le corps (1). On eût dit qu'ils avaient lu, la veille, le récit d'une affaire des Suisses avec les Bourguignons de Charles le Téméraire. Ils glissaient, s'allongeaient, rampaient sur le terrain à la manière du serpent, et s'entortillaient autour de la jambe des lansquenets. Les Allemands essayaient, mais en vain, de se servir de leurs lances, qui ne frappait que dans le vide. Aussi l'affaire eût-elle été promptement terminée si d'Allègre d'abord, puis Gaston, ne fussent venus avec leurs gendarmes pour délivrer les Allemands. Pris ainsi par devant, en flanc et par derrière, les Espagnols ne purent résister ; ils firent retraite, mais au pas et dans un ordre parfait, serrés autour de leurs enseignes, qu'ils ne perdaient pas un moment de vue, et faisant expier dans le sang la témérité des chefs ennemis qui cherchaient à les entamer. Gaston, pour venger la mort d'Ives d'Allègre, percé d'un coup de pique, s'était jeté tête baissée avec quelques cavaliers dans un gros d'Espagnols, quand un soldat le blesse en le désarçonnant. Lautrec crie au soldat : « Ne le tue pas, c'est le frère de votre reine (2) ; » mais l'Espagnol impitoyable lui traverse la gorge de son épée, tandis que Lautrec tombe frappé de vingt coups de dague, et que, par un mouvement subit, la gendarmerie française s'arrête d'admiration ou de fatigue, laissant ces vieilles bandes espagnoles, mutilées et saignantes, opérer en repos leur retraite.

Les Français étaient vainqueurs ; mais jamais triomphe n'avait été si chèrement acheté. Ils laissèrent sur le champ de bataille dix mille cinq cents hommes (3) et la fleur de

(1) Machiavelli, dell' Arte della guerra, l. II, p. 67. — Georg. von Fründsb. berg Ritters Kriegsstaten. Francf., 1568, in-fol.

(2) Paul Jove, l. c., p. 186.

(3) Muratori, Ann. d'Italia, vol. I, p. 82.

leur noblesse. Gaston de Nemours seul valait une armée. « Chacun bientôt fut averti de la mort de ce vertueux et noble prince, le gentil duc de Nemours, dont un deuil commença au camp des François, si merveilleux, que je ne cuide point, s'il fût arrivé 2,000 hommes de pied frais et 200 gens d'armes, qu'ils n'eussent tout défait (1). »

L'Arioste attribue le succès de cette journée au duc Alphonse : « Ce grand capitaine, dit-il, eut la gloire de vaincre dans les champs de la Romagne Jules II et les Espagnols (2). »

Voilà bien le poète qui a deux plumes d'or à son service : l'une pour demander au légat du saint-siège une bulle gratuite de dispense, l'autre pour chanter l'ennemi de son bienfaiteur. S'il s'était fait raconter les détails de cette affaire, une scène l'aurait heureusement inspiré. A côté d'Alphonse, qui se bat vaillamment sans doute, et qui n'attache la lance à son cheval que lorsqu'il n'a plus d'ennemis à vaincre, était une figure à peindre : celle du cardinal au moment où, s'arrachant du champ de bataille couvert de mourants qui implorent sa suprême bénédiction de la main et du regard, il les recommande à la miséricorde divine (3). La scène est belle assurément, et l'Arioste l'aurait dignement célébrée. Pendant qu'il accomplit ainsi, au risque de sa vie, ses devoirs de légat, le cardinal ne prend pas garde aux rires moqueurs d'un cavalier épirote qui le raille sur son chapeau rouge et sa croix d'or, et tombe sous un coup de javelot que

(1) Mémoires du chevalier Bayard, ch. liv, p. 313.

(2) Costui sarà col senno e con la lancia
Ch' avrà l'onor nei campi di Romagna
D'aver dato all' esercito di Francia
La gran vittoria contra Julio e Spagna.

Orlando furioso, c. III, st. 55.

(3) Maluntque ab hostibus capi quàm apostolici viris munus non obiisse. — Luc. Eremita, in histor. Romualdinâ ap. Rap. Brandolini. — Léo, p. 85. — Postquam et exhortando milites, et morientium animas Deo commendando, omnia legati pontificii munera præstiterat, incidit in binos gallos equites. — Fabroni, Vita Leonis X, p. 45.

lui porte un Bolonais. D'autres cavaliers épirotes accourent, la dague au poing, pour tuer le légat, quand Frédéric Gonzague de Bozzolo survient pour le dégager : le cardinal était prisonnier (1).

Frédéric l'envoya sur-le-champ au cardinal Saint-Séverin. Il faut le dire à la louange de ce Père du conciliabule de Pise, il eut pitié du prisonnier, qu'il traita courtoisement, en galant chevalier. De son propre mouvement, il fit donner à Jules de Médicis un sauf-conduit pour venir au camp des Français adoucir les regrets de son cousin : qu'il soit loué de sa généreuse commisération ! Deux jours après, Jules prenait le chemin de Rome, porteur de dépêches où le cardinal rendait compte au pape de la bataille.

Il aurait fallu voir Rome au moment où arrivait la nouvelle de cette terrible journée de Ravenne ; on eût dit qu'Attila, comme autrefois, frappait à la porte du Peuple ; les cardinaux, les mains jointes, suppliaient Sa Sainteté de faire la paix avec les vainqueurs (2), d'équiper des galères, de fuir loin de Rome. Jules ressemblait alors au Moïse de Michel-Ange ; on aurait pu mettre la main sur sa poitrine, on n'eût pas surpris une pulsation de plus dans le cœur du noble vieillard ; son œuvre n'était pas accomplie. S'il avait eu peur, il n'aurait pas sauvé la nationalité italienne.

Jamais prisonnier n'avait été l'objet de prévenances semblables à celles dont on entourait le légat : c'est qu'il représentait cette papauté vénérée de ceux mêmes qui faisaient la guerre à son chef visible. On renversait la statue de Jules II ; mais, quand le pape passait, on s'inclinait pour lui demander sa bénédiction. A Bologne, les Bentivogli, à force de doux soins, parvinrent à faire oublier au cardinal la perte de sa liberté (3).

Sur sa route, quand, par ordre de Louis XII, on le con-

(1) Ammirato, Ritratto di Leone, lib. x, p. 69.

(2) Fabroni, p. 45. — Roscoe, t. II, p. 118.

(3) Roscoe, t. II, p. 119.

duisait à Milan, une noble dame de Modène, Blanche Rangone, vendit ses bijoux pour secourir le légat : charité tout évangélique qui ne tarda pas à être récompensée (1) : le cardinal n'oubliait que les injures.

A Milan, il vit venir à lui le cardinal Saint-Séverin, les Trivulce, les Visconti, les Pallavicini, tout ce que la ville renfermait d'illustres citoyens ; c'était là que le conciliabule avait transporté ses assises. Chaque matin un crieur public, placé devant la porte de la cathédrale, sommait le pape de comparaître en personne, pour répondre de sa conduite, devant ces fils ingrats que le peuple de Milan sifflait, comme avait fait celui de Pise. Les enfants se pressaient sur les pas de Carvajal, qu'ils saluaient du sobriquet de *Papa* (2), vraisemblablement parce que ce cardinal, Jules II déposé, se voyait déjà les clefs de saint Pierre dans les mains ; malheureux qui les eût bientôt laissées choir, trop lourdes qu'elles étaient pour ses mains débiles ! Le temps n'était pas loin où les cardinaux dissidents allaient tomber sous les coups de cette impitoyable divinité qu'on nomme le ridicule. A Rome venait de s'ouvrir le concile de Latran, le péristyle du concile de Trente. Le 3 du mois de mai 1512, on vit descendre du Vatican un vieillard dont les cheveux avaient blanchi dans les souffrances de l'âme et du corps : c'était Jules II qui se rendait à la basilique de Latran, assisté de tous ses cardinaux, de quatre-vingt-trois évêques, de prélats, de députés, de grands dignitaires nationaux et étrangers. A sa vue, le peuple fléchissait le genou. L'empereur Maximilien, Henri VIII d'Angleterre, le roi d'Aragon, la république de Venise, étaient représentés dans le cortège pontifical par leurs ambassadeurs (3).

(1) Bandello, Nov., vol. II, nov. 34. — Tiraboschi, Storia della lett. Ital., vol. VII, p. 83.

(2) Paul Jove, Vie de Léon X, l. II.

(3) Sismondi, Hist. des rép. ital., t. XIV, p. 217. — Hist. conc. Lat., Romæ, 1521.

Pendant que Rome assistait à cette glorieuse cérémonie, un autre spectacle, qui avait bien aussi sa grandeur, se passait à Milan. Le légat absolvait, au nom du pape, ceux qui par obéissance aux ordres de leur souverain avaient pris les armes contre le saint-siège. La foule était grande autour du cardinal : gendarmes français, lansquenets allemands, cavaliers albanais, montagnards suisses, qui à Ravenne, à Brescia, avaient porté de si furieux coups aux soldats de la sainte ligue, s'inclinaient pieusement pour recevoir le pardon du prisonnier (1).

(1) Guicc., l. x.